



Un procès pour rire

Depuis plus d'un siècle, au palais de justice de Paris, se tient tous les mois une incroyable joute oratoire : la conférence Berryer. Douze jeunes avocats et leur invité, du peintre Salvador Dali à l'acteur Jacques Weber, se rendent mot pour mot. Un concours d'éloquence cruel mais jouissif.

Par **Eric Pelletier**
Reportage photo : **Jean-Paul Guilloteau/L'Express**

À LA FIN DE L'ENVOI... Dans la « salle des criées », parmi les douze impitoyables secrétaires de la conférence, l'invité du jour, Jacques Weber – un Cyrano dans le temple du bon mot.

Entre, La porte capitonnée se referme sur lui avec une lenteur scélérate, coupant toute retraite. Jacques Weber lorgne à droite, reluque à gauche, le regard mi-amusé mi-inquiet de celui qui commence à saisir. Le 9 avril dernier, l'acteur a l'œil du taureau découvrant l'arène. Il est l'invité d'honneur de la « conférence Berryer », une joute oratoire tenue au palais de justice de Paris, sur l'île de la Cité, depuis plus d'un siècle. Combat féroce et jouissif où les mots piquent comme des banderilles.

Une fois par mois, vers 21 heures, quand les audiences prennent fin et que le tribunal se déleste de son malheur, un hurlement rauque se fait entendre dans la bien nommée « salle des criées ». « Peeeeeuple de Berrrrryer, lève-toi ! » Ovation. Un public d'aficionados enfermé depuis deux, voire trois heures, salue l'invité (la victime ?) du jour. Ils sont 300, peut-être plus, dans une chaleur de bête, sur les gradins, à l'aplomb des fenêtres, sur les bancs et même dessous. Étudiants en droit, seniors accros au site OnVaSortir, copines en bordée, tous venus se payer un spectacle gratuit, une bonne tranche de rire... Ils savent que, sur l'échelle de l'humour, le sismographe oscillera entre les Grosses Têtes et Cyrano, scellera la réconciliation de Philippe Bouvard et d'Edmond Rostand.

En lieu et place du tribunal trônent les « douze ». Les « secrétaires de la conférence », quatre femmes et huit hommes pour la promotion 2015, ont été élus par leurs pairs au terme d'un concours d'éloquence ultra-sélectif. Ceux-là attendent leur Weber de pied ferme pour un premier passage obligé : le « portrait approximatif » de l'invité. ●●●

... M^e Negar Haeri s'en sort habilement, jouant patte de velours face à un comédien qui ne demande qu'à se moquer de lui-même : « Non mais, regardez-le ! Avec son petit nez légèrement busqué, dont la pointe, avec un panache et une liberté absolue, regarde vers le ciel et dit merde au monde. [...] 2 mètres... 2 mètres cubes d'une putain de classe ! »

Selon les règles immuables de la conf^é, deux candidats vont maintenant disserter sur des thèmes farfelus mais non dénués de sens, choisis en fonction de l'invité : « Faut-il dire Bercy pour ce moment ? » (Arnaud Montebourg en décembre 2014). « Le Jugement dernier sera-t-il un procès équitable ? » (Mgr Lustiger). « Faut-il créer un secrétariat d'Etat à la condition masculine ? » (Françoise Giroud).

Le premier candidat, Dylan Slama, Harry Potter portant cravate, a décidé d'aborder son sujet – « La comédie est-elle un petit coin de paradis ? » – par la négative. « Vous n'avez jamais vu de cadavre sourire, mais je prie Satan pour que, ce soir, vous voyiez un mort de rire, attaque-t-il d'emblée. Vous, Jacques Weber, invité d'honneur de la Berryer, acteur principal de la soirée, roi de notre assemblée, j'ai plaisir aujourd'hui à être votre bouffon. » De fait, l'orateur met les rieurs de son côté. Rime après rime, Dylan se tricote une cote de sympathie dans le public. Il en aura besoin. Car, dans dix minutes, les douze secrétaires se livreront à l'exercice redouté de la critique : un par un, ils s'appliqueront à moquer le texte qu'ils viennent de découvrir, ce qui donnera une idée de leur talent de repartie. Ils ont le croc acéré, que le discours ait fait un tabac, comme celui de Dylan. Ou un four, comme celui de la seconde candidate de ce soir.

Petit florilège des critiques

Politique

« Finalement, tu es un peu comme le Premier ministre. Tu es de ceux dont on n'attend rien mais qui arrivent quand même à nous décevoir... »

Faussement admiratif

« Quel courage tu as ! Quand on veut sauter d'un avion, on vérifie habituellement si on a un parachute. De même, avant de se pointer à la Berryer, on s'assure généralement d'avoir un discours. »

Foudroyant

« Tu entretiens avec le ridicule le même rapport qu'un enfant avec une prise électrique... »

Psychanalytique

« Tu t'aimes beaucoup. Trop. Alors je te propose un crime passionnel : suicide-toi. »



FINE LAME Premier orateur, Dylan Slama se lance : « J'ai plaisir aujourd'hui à être votre bouffon. »

Dans les cours de récré, les écoliers les plus sages ont édicté des règles afin d'éviter l'engrenage : pas le physique, pas les fringues, pas la famille. Ici, c'est la guerre totale. Handicap, religion ou taille d'un col de chemise : toutes les moqueries sont permises. Pour autant, si la vanne est reine, elle demeure égalitaire. D'anciens secrétaires viendront, en fin de soirée, moucher chacun des jeunes avocats dans une ultime « contre-critique ». Justice est faite. « La seule interdiction, c'est de ne pas être drôle », résume M^e Guillaume-Denis Faure, lui-même ancien secrétaire.

Le seul à ne pas sourire, c'est bien l'auguste Pierre-Antoine Berryer (1790-1868). Figé dans sa statue de marbre, il trône à portée de voix, dans la salle des pas perdus, comme un hommage à l'esprit de contradiction du barreau. Royaliste, Berryer se fit en effet un devoir de défendre des maréchaux d'Empire menacés de la peine capitale sous la Restauration. Cambonne lui doit ainsi d'avoir gardé la tête sur les épaules jusqu'à son dernier souffle. Jacques Weber jubile du patronage de cet homme qui jura face aux Anglais à Waterloo : « Si je comprends bien, c'est grâce à Berryer qu'on peut continuer à dire MERDE ! ? » La naissance de la conférence qui porte son nom se confond avec celle de la III^e République : elle remonterait à 1870, environ. « La Berryer a longtemps servi aux jeunes avocats de séance d'entraînement afin d'apprendre les techniques de plaidoirie lors de procès fictifs, rappelle Yves Ozanam, archiviste de l'ordre. Depuis les années 1970, l'humour s'est imposé, mais l'esprit reste inchangé. »

Les avocats installés s'y bousculent. Celle du mercredi 27 mai, étape obligée vers l'élection du représentant des 30 000 avocats parisiens, a des allures de sommet : en lice, les huit candidats au poste de bâtonnier venus disserter sur l'actualité : « Peut-on s'asseoir à deux dans un même fauteuil ? » ou « Maquersons-nous l'avocat avec l'entreprise ? » Hommes et femmes politiques font depuis longtemps le forcing pour être « croqués » à la Berryer lorsqu'ils

sont dans l'opposition, moins quand ils sont au pouvoir. Le livre d'or offre un aperçu de la diversité des invités. En 2003, avant ses délires antisémites, l'humoriste Dieudonné voisine avec le grand rabbin de Paris. L'insatiable DSK félicite ses tourmenteurs d'un soir : « Je repars admiratif et repu. » Bel hommage... Le mime Marceau (oui, quelqu'un eut un jour l'idée géniale d'inviter un mime dans un concours d'éloquence) a déposé un autoportrait délicat. Il se murmure que l'acteur Jamel Debbouze pourrait bientôt défier les effrontés de la Berryer. S'il a lieu, ce stand-up égalera-t-il les monuments d'excentricité que furent les venues de Dali et de Gainsbourg ?

Pour Salvador Dali, il fallut négocier pendant des mois. Dès l'été 1969, un jeune avocat de 27 ans, Roger Doumith, est chargé de convaincre l'artiste, dieu vivant réfugié à l'hôtel Meurice. Le peintre consent à être jugé par des avocats, à condition d'être « entouré de femmes nues », ce qui ne suscite pas l'enthousiasme d'un corps judiciaire très à cheval sur la robe. Finalement, le peintre surréaliste et matérialiste – il n'est pas surnommé « Avida Dollars » pour rien – daigne se déplacer dans son « char de triomphe » (sa voiture), à condition que soit édité un livre à la gloire de cette œuvre de justice. Et qu'il encaisse au passage les droits d'auteur. Une date est fixée pour ce procès fictif. Tout un poème : « Un artiste attribuant la valeur et l'originalité de son œuvre à l'état paranoïaque dont il s'estime atteint est-il fondé à poursuivre pour diffamation le journaliste qui, dans un article, a prétendu que la carrière de cet artiste constitue la preuve de la plus robuste santé mentale ? » (1)

Quarante-cinq ans plus tard, M^e Doumith en rigole encore : « Le grand soir arrive. Et point de Dali. Pas l'ombre d'une moustache. On apprend qu'il dîne, à Neuilly, chez la duchesse de Windsor. Il finit par arriver, très en retard, en grand aéroplane d'une vingtaine de personnes. » Ce qui retient d'emblée l'attention de la toute jeune avocate Michèle Bernard-Requin, c'est autant la tunique argentée de Gala, l'épouse du génie, que... ce fauve tenu en laisse. Était-ce un ocelot ? Un guépard ? Ou deux lionceaux énéretiques ? Sur ce point, les témoignages recueillis par L'Express divergent. Pas sur la suite. Silence ! Dali réclame la parole. Et décidant, en ce soir de décembre 1969, qu'il n'y a d'éloquence que catalane, soliloque dans sa langue maternelle...

« 69, année érotique », écrivait Gainsbourg. Bien plus tard, en juin 1987, le chanteur, affairé à son dernier album, *You're Under Arrest!*, se pointe au palais de justice. M^e Grégoire Lafarge a conservé pieusement son discours de l'époque, celui qu'il a déclamé face au musicien star : « Les Javanaises

« La Berryer demeure l'ultime endroit où l'on puisse s'exprimer totalement librement »

ont-elles encore droit de cité ? » Ce soir-là, la salle est si turbulente que les orateurs se retrouvent plaqués contre le mur. Gainsbourg fait du Gainsbarre et rembarre deux avocates. A tel point que, pour prévenir la catastrophe, Lafarge père, le bâtonnier en exercice, fait passer ce mot à son rejeton : « Grégoire, va-t-en ! » Refus du jeune homme, qui se lance. Dans son cabinet du XVII^e arrondissement, le pénaliste récite encore de mémoire l'éloge du chanteur : « Monsieur, votre discours me fait penser aux vers de Mallarmé, avec la césure et les hémistiches au bon endroit : L'Azur ! L'Azur ! L'Azur ! L'Azur ! » Et toute l'assemblée de fêter ça au bar de l'hôtel Raphael, où, d'une plume tremblante, Gainsbourg dédicace le texte du futur avocat.

La Berryer, sport de brutes pratiqué par des gentlemen, a ses traditions : elle finit toujours par une troisième mi-temps. Celle dédiée à Jacques Weber ne déroge pas à la règle. Les douze secrétaires de la conf^é et leur invité, hilares, prolongent la soirée, dans leur QG, Les Voyelles, comme si ces jeunes gens n'étaient pas encore saoulés de lettres...

Après l'épreuve du feu, Dylan, l'étudiant en droit, y est félicité par les secrétaires. « Pourquoi s'infliger un tel supplice ? » lui demande-t-on. A son tour de feindre l'étonnement : « Avoir l'oreille de Jacques Weber pendant dix minutes, cela vaut bien un tel traitement, non ? Voilà, en tout cas, un joli risque à prendre. »

« La Berryer demeure sans doute l'ultime endroit où l'on puisse s'exprimer totalement librement, fait remarquer le distingué Louis-Romain Riché, quatrième secrétaire et organisateur de ces soirées. Certains propos ne pourraient plus être tenus

hors de cette enceinte, même pas à la barre. Pour nous, cela relève d'une forme d'exutoire. C'est aussi un moyen de résister à la pression de nos permanences pénales, humainement très dures. » Dans l'amertume d'une gorgée de bière, l'exercice qu'on aurait pensé sans conséquences paraît soudain moins léger. Demain, à 7 heures, au retour d'une bamboche chez Castel ou ailleurs, les douze remettront leur robe noire : pendant une année, ces « commis d'office » défendront les justiciables les plus modestes, parmi lesquels des violeurs, des terroristes présumés. Et pourtant, face à l'indicible, ils devront trouver les mots justes. « Il n'y a pas d'humour heureux », rappelait Dylan. Pas Bob, l'autre ! ● E. P.



LIVRE D'OR En 2003, le mime Marceau est invité d'honneur de la Berryer. Une idée de génie !

(1) Dali. *Procès en diffamation*, par Salvador Dali, illustr. de Tim Belfond, 1971.